

PER
P. J. O.
E. J.
D

Lionel Roy, *ptr*

Vol. XII

NOVEMBRE 1913

N° 3

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

Couronné par l'Académie française

Organe officiel du Comité permanent du Congrès de la Langue française
au Canada

SOMMAIRE

Pages

- 85—La Patrie et l'Ame (*poésie*)..... GUSTAVE ZIDLER
86—L'Institut Canadien de Québec..... FERDINAND ROY
95—L'action française en Amérique : Feuilles de route. AMÉDÉE DENAULT
102—Les livres..... ADJUTOR RIVARD
102—Bulletin bibliographique..... A. R.
103—Au service des intérêts français..... A. D.
113—Carnet d'un lecteur.....
114—Lexique canadien-français (suite)..... LE COMITÉ DU BULLETIN
115—Revue et Journaux..... A. R.
118—Glanures.....
121—Société du Parler français.....
122—Sarclores..... LE SARCLEUR
123—Ligue des droits du français : Liste d'expressions
pour le commerce et l'industrie (*à suivre*).
-

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

Éditeur-dépositaire, à Paris : H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Malaquais.

AVIS

Les membres de la Société du Parler français au Canada sont priés de se rappeler que les séances de l'Assemblée générale ont lieu le *quatrième lundi* de chaque mois, et que tous sont invités à y assister. Ceux qui désirent recevoir, pour chaque séance, une lettre de convocation voudront bien en avvertir le secrétaire,

Les membres de la *Société* et les abonnés du *Bulletin du Parler français au Canada* trouveront, sur la bande du *Bulletin*, la date de la prochaine échéance de leur cotisation ou de leur abonnement. Cette indication sert de quittance à ceux qui sont en règle avec l'administration et rappelle aux autres qu'ils doivent acquitter des arrérages. Cotisations et abonnements sont payables d'avance, le 1^{er} de septembre, pour les 12 mois suivants. La liste des adresses est révisée le 10 de chaque mois.

COMITÉ DU BULLETIN.

LA PATRIE ET L'ÂME ⁽¹⁾

« Pour l'œuvre du Ralliement français en Amérique. »

*Deux pèlerins vaillants, dont les jours s'ignorèrent,
Dans les déserts du monde avaient longtemps marché,
Lorsqu'un soir, lourds et las, leurs pas se rencontrèrent
Près de la source pure où filtre un flot caché.*

*L'un dit : « Que Dieu vous garde au seul vrai bien cherché !...
L'autre : « Puisse à tout mal le Maître vous soustraire !...
— Et chacun d'eux, ravi, pour l'étreinte penché,
Tendit ses bras vers l'autre en s'écriant : « Mon frère ! »*

*Ils croyaient, s'entendant, rentrer dans leur maison,
Revoir le ciel natal et son clair horizon :
Et c'était grande fête en leur âme attendrie,*

*C'était au vieux foyer le charme du retour !...
— Vive donc notre cher doux Parler, la Patrie
Où nos cœurs s'unissant fleurissent dans l'amour !*

GUSTAVE ZIDLER.

(1) Extrait du recueil de poésies franco-canadiennes que fera paraître prochainement M. Zidler

L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU PREMIER CONGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA (1912)

La fondation de l'Institut Canadien de Québec date de l'époque qui a suivi les troubles de 1837. Des jeunes gens, qui viennent de faire le coup de feu, ne veulent pas que la lutte cesse tout à fait, et, pour sauver la race et son génie, continuent le combat en changeant seulement d'arme et de terrain. Une foule de sociétés littéraires ou scientifiques, de clubs et de cercles se fondent, s'organisent, élaborent des programmes, font un peu ou beaucoup de tapage, puis, sans bruit, disparaissent. L'Institut, né d'un de ces élans d'enthousiasme, seul entre toutes les sociétés à caractère nettement français d'alors, a pu empêcher le feu sacré de s'éteindre ; et il ne se trouve pas trop alourdi de ses soixante-cinq années d'existence.

C'est, en effet, le 2 décembre 1847, qu'un petit groupe de téméraires, réunis dans une salle de l'Hôtel Blanchard à la Basse-Ville, décidèrent de créer une société qui servit de trait d'union entre les esprits désireux de maintenir le culte de la tradition française. Les efforts isolés, laissés à eux-mêmes, n'y eussent pas suffi. On manquait vraiment de tout et, pour faire échec, par exemple, à une constitution politique étroite, l'effort collectif était de nécessité urgente. L'usage de la langue française comme langue officielle, proscrit par l'Acte d'Union du Haut et du Bas-Canada, ne devait être rétabli qu'en 1848. Il n'y avait pas une seule bibliothèque publique à Québec : celle du Parlement se trouvait à Montréal, la capitale du moment, et celle de l'Instruction Publique n'existait pas encore. Et quand on se rend compte des difficultés qu'à cette époque surtout il fallait vaincre pour se procurer individuellement les instruments indispensables à toute culture intellectuelle, l'on comprend le zèle et la ténacité des fondateurs — jeunes gens éclairés, qui surent voir dans ce groupement des énergies le salut de leur intelligence et celui de la race.

Ces fondateurs, ils étaient sept, le 2 décembre 1847 ; six semaines après, ils étaient cent cinquante, réunis au Parlement, pour élire comme président le plus actif d'entre eux, Marc-Aurèle Plamondon, et comme président honoraire, l'honorable M. R.-E. Caron, alors maire de Québec. C'est que le cri de ralliement avait eu tout de suite de l'écho dans toutes les sphères sociales, et l'on était venu de partout — du clergé, des professions libérales, de l'industrie, du commerce, des centres ouvriers mêmes — à ce foyer de patriotisme élevé, qui allait donner à ses hôtes des livres, des revues, des journaux, des conférences. Ces premières années sont très remplies : on obtient du Parlement une charte, dès 1848 ; on forme et agrandit la bibliothèque, par les moyens les plus ingénieux et les plus simplement généreux aussi ; on ne se contente pas d'une conférence ou de la lecture d'un travail tous les mois, mais, toutes les semaines, l'on assiste à des discussions sur des sujets littéraires ou historiques. On est d'une ardeur au travail qui est vraiment admirable.

C'était trop beau pour durer ainsi longtemps. Non pas que l'ardeur paraisse avoir diminué ; c'est le contraire qui arriva. Mais sans doute le fonds d'érudition scientifique et littéraire était-il encore trop maigre pour alimenter tant de controverses. L'on continua de parler et de discourir beaucoup, mais ce fut de choses politiques que l'on eut le tort de s'entretenir, et les mots devinrent des projectiles.

Désastre : on se divise, on s'abstient, les divers camps se boudent, on envoie sa démission, la Législature elle-même coupe les vivres à la Société, qui n'en recevra plus de subvention (1859). Rien ne va plus. En 1860, par exemple, on ne réussit à réunir le conseil d'administration, dont le quorum est de huit membres, que trois fois. Pendant dix ans l'Institut, s'embourbant de plus en plus dans les dettes et dans l'indifférence de public, traîne péniblement une existence terne.

Mais enfin cette crise se dénoue ; on réussit à faire de l'Institut, au point de vue politique, un terrain neutre ; les bourses, généreusement, s'ouvrent, on éteint la dette (1871), on s'attribue un rôle plus modeste, et ce rôle, l'Institut a continué de le remplir, bon an mal an, avec plus ou moins d'éclat, non pas sans rencontrer parfois de rudes obstacles, qui ralentissent son progrès ; mais enfin les positions sont gardées, l'élan est tout à fait repris, et l'avenir est assuré. Et depuis une quarantaine d'années, l'Institut, société heureuse, n'a guère d'histoire...

Le but des fondateurs de l'Institut — et il n'a pas changé — était, suivant l'expression de sa charte, « d'organiser un mode d'instruction publique » et, à cette fin, de créer une bibliothèque, une salle de lecture, et d'offrir à ses membres et au public l'avantage d'entendre des conférences ou lectures de travaux sur des sujets littéraires ou scientifiques.

En définitive, dans une sphère modeste — puisque le champ de son activité a pour bornes le vieux rempart de Québec — l'Institut se proposait d'assumer une part de l'enseignement supérieur, qui n'était guère organisé, à son origine. Et il se propose toujours, aujourd'hui que des institutions comme l'Université Laval prospèrent, de mettre en marge de leurs programmes, nécessairement un peu rigides et sévères, des leçons plus libres d'allure et dont le public tout entier puisse tirer profit.

La Société, en effet, se compose de tous ceux qui, désirant en faire partie, paient la cotisation annuelle et sont acceptés, au scrutin, par les seize membres élus chaque année pour former le conseil d'administration.

Les moyens d'action dont l'Institut dispose sont la bibliothèque, les conférences et les Cours publics de littérature et d'histoire.

La bibliothèque. — C'est la seule bibliothèque qui, à Québec, soit d'accès tout à fait libre au public. Tout le monde peut y consulter les principaux journaux et revues du Canada, des États-Unis, de Paris et de Londres, et ses vingt-cinq mille volumes : ouvrages d'histoire, de philosophie, de religion, d'économie politique, de législation — voyages, beaux-arts, critique littéraire, romans, sciences appliquées et arts usuels, tous les grands dictionnaires et encyclopédies...

Les conférences et cours publics. — Pendant un assez grand nombre d'années, il ne s'est guère donné plus de trois ou quatre conférences par année. Mais dans ces derniers temps cette moyenne s'est élevée à douze, et depuis septembre 1911 jusqu'au mois de mai dernier, pas moins de quinze orateurs se sont fait entendre à l'Institut.

Ces conférences attirent un public de plus en plus nombreux. L'intérêt qu'elles suscitent a été grandement stimulé par la création, en 1911, d'une chaire de littérature française. Il était facile de constater — si imperceptible que soit, chez nous, le mouvement des idées — des désirs de révolte contre l'apathie de notre population à l'endroit de sa culture intellectuelle. Ces aspirations précieuses, il

fallait en encourager l'élan, et pour jeter une nourriture plus abondante à tous ces esprits, chez qui se manifestait enfin quelque symptôme de curiosité littéraire, nous avons fondé un cours de littérature française.

Ce cours public, d'une dizaine de leçons, a été reçu avec la plus grande faveur. Les esprits chagrins ou pessimistes, qui nous prédisaient l'échec de l'indifférence, avaient évidemment mal vu l'ambition qui commence d'animer notre génération et la pousse à remplir un peu le vide de ses loisirs. Le succès du cours de 1911, sur la « Vie de Société et son influence sur la littérature française », par M. René de Roure, nous a tellement encouragés que, dès l'automne 1911, nous faisons venir de Paris M. Gustave Gautherot, professeur d'histoire à l'Institut Catholique, et nous ajoutions ainsi un cours d'histoire à notre cours de littérature.

Nous avons été, il faut le dire, grandement aidés dans nos efforts, par la bonne grâce avec laquelle les meilleurs conférenciers, venus de France en Amérique, ont accepté notre invitation de parler à Québec. Nous avons bénéficié de la grande réputation et de la haute valeur de visiteurs français aussi distingués, par exemple, que MM. de Labriole, Hugues Leroux, Léopold Mabileau, André Michel, Louis Allard, Mlle Vianzone, MM. F. Funck-Brentano, Anatole LeBraz, Léon Legeal, Jean Lionnet, Julien Tiersot, L. Gillet, Marcel Poète, Camille Enlart, L. Delamarre, Gustave Michaut, G. Gautherot, Charles Diehl, les RR. PP. Delor, Schmidt, Ponsard, Hervelin, Galy.

Et ce qui, certainement, contribuera à donner à l'Institut Canadien de Québec et à sa chaire de conférences une importance extraordinaire et un éclat durable, c'est la séance mémorable du 6 mai dernier, à laquelle trois membres de l'Académie Française, MM. Gabriel Hanotaux, Officier de la Légion d'Honneur, Ancien Ministre des Affaires Étrangères, Ministre plénipotentiaire, président de la Délégation française « Champlain », René Bazin, Chevalier de la Légion d'Honneur, et Étienne Lamy, Chevalier de la Légion d'Honneur, prirent la parole, en présence de S. H. le Lieutenant-Gouverneur de la Province, Sir François Langelier, de LL. GG. NN. SS. Bégin, Archevêque de Québec, Labrecque, Évêque de Chicoutimi, et Roy, Auxiliaire à Québec, du Recteur de l'Université, M. l'abbé A.-E. Gosselin, du Premier Ministre, Sir Lomer Gouin, et des autres membres du Cabinet, de M. C.-E. Bonin, Premier Secrétaire d'Ambassade, chargé du Consulat Général de France au Canada, et des membres de la délégation française aux fêtes de Champlain : MM. Louis Barthou, député, ancien ministre de la

Justice, Baron d'Estournelles de Constant, sénateur, le Général Lebon, Fernand Cormon, Peintre, Président de l'Académie des Beaux-Arts, et Mlle Cormon, Comte Charles de Chambrun, représentant M. le Président du Conseil des Ministres (M. Raymond Poincaré), Vidal de la Blache, Membre de l'Institut, représentant de l'Université de Paris, le Duc de Choiseul, le Comte et Mme la Comtesse de Rochambeau, Louis Blériot, Ingénieur-aviateur, et Mme Blériot, Antoine Girard, commerçant exportateur, et Mlle V. Girard, Léon Barthou, délégué de l'Aéro-Club de France, Gabriel-Louis Jaray, Membre du Conseil d'État, Secrétaire Général du Comité France-Amérique, Gaston Deschamps, du journal *le Temps*, Régis Gignoux, du journal *le Figaro*, Maurice Muret du *Journal des Débats*, et Roger Goguel, secrétaire de la délégation.

Cette séance s'est tenue dans la salle de l'Université Laval. L'importance de la délégation et la célébrité des conférenciers avaient provoqué dans le public de Québec une émotion si forte que notre salle de l'Hôtel de Ville devenait plus que jamais insuffisante. Il est vrai qu'on nous avait offert, à titre gracieux, d'autres salles plus vastes ; mais nous avons tenu à partager avec l'Université Laval et le Séminaire de Québec la bonne fortune que nous valait l'amabilité de M. Hanotaux et de ses collègues. C'était une occasion à ne pas manquer, surtout à la veille du Congrès, de marquer avec quel esprit d'union et de cordiale harmonie les institutions canadiennes-françaises joignent leurs efforts et participent aux mêmes avantages. Et cette réunion superbe, où toute la race était représentée, et qui fit aux délégués français l'accueil le plus enthousiaste, l'ovation la plus vibrante, marque une date dans l'histoire de notre Institut et dans celle de notre ville. Elle évoquait, chez quelques érudits, la première séance littéraire dont le compte rendu soit consigné dans l'histoire du Canada, et qui s'est tenue, le 2 juillet 1664, sous la présidence de Mgr de Montmorency-Laval et du Marquis de Tracy, dans la chapelle des Jésuites, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la salle de l'Institut Canadien...

En mai 1911, l'Institut Canadien était invité par la Société Royale du Canada à envoyer un délégué à sa session, qui se tenait à Ottawa, et à y présenter un rapport. Nous avons alors essayé de définir le caractère et l'œuvre de notre Société, et nous nous rendons au désir de M. le Secrétaire général du Congrès en reproduisant de ce rapport, lu devant un auditoire composé pour les neuf

dixièmes de membres de nationalités anglaise, les extraits suivants :

« Dans l'œuvre que poursuit la Société Royale, nous admirons que vous teniez à faire la part de la tâche beaucoup plus modeste accomplie par des sociétés comme l'Institut Canadien... C'est sans doute que, pour vous aussi, l'efficacité, partout si réelle, de l'initiative personnelle et de l'effort régional, devient encore plus évidente dans un pays jeune et aussi vaste que le nôtre, où les exigences de la colonisation et de l'élan industriel naissant ont absorbé la plus forte part des énergies et n'ont pas encore permis le groupement sur un point unique des divers foyers de culture intellectuelle.

« En effet, s'il est heureux qu'il y ait, à la capitale du Canada, une institution qui, par son autorité et la puissance de son organisation, imprime un caractère d'unité aux travaux épars de ses membres, en les réunissant, il serait peut-être malheureux que la sanction de votre encouragement manquât aux bonnes volontés qui, en dehors de vos cadres et dans des sphères plus restreintes, essaient d'aider au succès de votre action.

« Le monument que vous élevez à la patrie canadienne, en provoquant le travail de l'esprit et en apposant le sceau de votre immortalité aux diverses productions littéraires ou scientifiques, n'en sera pas moins solide ni moins imposant si l'on y aperçoit l'infinie variété des moyens divers que les origines, les races et les formations différentes ont donnés, chez nous, à tous les ouvriers de la pensée.

« Et c'est ainsi que l'Institut Canadien ne croit pas faire œuvre à part, mais bien plutôt diriger ses pas vers le but qui est celui aussi de la Société Royale, en ne travaillant au développement intellectuel de ses membres que dans le sens de leurs aptitudes et de leur mentalité propres.

« Les cinq cent cinquante membres de notre société sont canadiens-français, et ils habitent, au cœur de la province française du Canada, ce rocher de Québec, où ils croient fermement qu'il importe, sans doute pour eux-mêmes mais aussi pour la nation canadienne tout entière, de ne pas permettre que périssent et s'étiolent la civilisation et le génie français. Ils croient que, de rompre avec la tradition française comme foyer d'alimentation intellectuelle, ce ne serait pas seulement faire violence à un sentiment, au sentiment légitime de fidélité au souvenir qui a assuré l'intégrité de leur caractère national ; mais que cette volte-face leur ferait aussi tourner le dos à l'idée maîtresse de notre orientation et de notre progrès comme peuple.

« Il semble évident que pour nous, Canadiens français — qui ne pensons pas à abandonner le parler français, qui ne pouvons pas faire que ce ne soit plus du sang latin qui coule dans nos veines — ce serait nous aiguiller sur la voie du suicide intellectuel que de renoncer à puiser à la source de la culture française. Car, d'une part, nous sommes trop jeunes comme peuple et trop d'autres soucis plus impérieux ont absorbé nos énergies pour qu'il nous ait été possible d'accumuler un fonds d'érudition qui suffise à nos besoins ; et, d'autre part, ce serait nous résigner à une infériorité trop manifeste et déprimante — nous qui n'avons pas le tempérament anglo-saxon, ni les mêmes aptitudes — que de nous servir exclusivement des instruments de culture empruntés au génie anglais, et dont le maniement ne pourra jamais que nous être difficile.

« Et il importe que, dans la nation, chaque individu puisse recevoir son plein développement, que pas un seul groupe d'activités ne soit entravé dans sa marche vers le progrès — surtout si ce sacrifice ne correspond à aucun profit qu'en pourrait tirer le bien général.

« C'est donc au service de cette idée — qu'il faut, pour l'avantage et de la petite et de la grande patrie, continuer à donner une formation française au peuple canadien-français — que l'Institut Canadien de Québec a mis ses deux moyens d'action : la bibliothèque et l'enseignement par la conférence. Les résultats de nos efforts ne sont pas de ceux qui se manifestent par des productions littéraires ou scientifiques. Notre rôle est plus modeste. Nous tâchons d'inculquer à la masse le goût des choses de l'esprit, l'amour de l'art, d'augmenter ses notions d'histoire et ses connaissances littéraires. Nous labourons un sol où tombera la semence des idées que les écrivains et les orateurs soufflent aux quatre vents du pays — et dont nous protégeons aussi la croissance.

« ... Nous avons récemment donné un nouvel attrait à nos conférences détachées, en fondant, à l'Institut Canadien, une chaire de littérature française. En nous assurant le concours d'un professeur venu de l'Université de Paris, pour nous faire l'histoire de la littérature française, nous n'avons fait que suivre l'exemple donné par tous les principaux centres intellectuels, en Europe et en Amérique. Mais ce cours a été accueilli par notre public avec une telle faveur qu'on y peut voir le réveil d'une ambition assurément légitime, celle de reconquérir pour Québec son ancienne réputation de culture et d'atticisme. Sur leur promontoire, trop beau, trop ensoleillé pour qu'y poussent facilement les champignons peu esthétiques de l'industrie, les Québécois veulent bien se résigner à ce qu'on ap-

pelle toujours leur ville « une cité de grand avenir commercial », mais ils se résignent moins facilement à l'ironie du souvenir que l'on évoque encore « en lui donnant parfois le nom « d'Athènes du Canada » — et entre un passé plein de gloire et un avenir qui s'obstine à n'être toujours que l'avenir, ils voudraient donner au présent un caractère au moins digne sinon brillant. »

* * *

Quel est le résultat de ces efforts, quelle est l'influence de l'Institut au point de vue littéraire ? Qui pourrait le dire ?

On vient à l'Institut lire un livre ou un article de revue ; on y vient entendre un orateur parler d'un auteur ou d'une œuvre, et l'on s'en va. Le contact cesse entre le public et l'Institut : nous lui avons tout simplement fourni l'occasion, à ce public, de passer une heure agréable, d'augmenter un peu le bagage de ses connaissances littéraires, artistiques et scientifiques, mais qui peut dire, même si la semence lève plus tard, dans quelle mesure l'Institut peut en être la cause ? Ce qui se voit cependant c'est, comme partout ailleurs, l'effet réciproque du livre sur l'intérêt d'une conférence et de la conférence sur le choix des lectures ; nos registres démontrent, par exemple, qu'autour d'une conférence sur un historien, tous les ouvrages de cet auteur sont demandés à la bibliothèque, et quand on ne peut se les procurer, l'on consulte ses contemporains.

L'on peut voir aussi grossir le groupe de ceux qui, sans aspirer à devenir des savants, ont du moins quelques velléités de culture, prennent et développent leur goût pour les choses de l'esprit et tiennent à prouver que tous leurs loisirs ne doivent pas être nécessairement consacrés au sport, au *bridge*, et au spectacle des cinématographes.

Ce qui se voit aussi — et qui nous paraît un indice précieux — c'est que, parmi ceux dont toute la vie est consacrée aux affaires, dans le commerce ou l'industrie, le nombre de nouveaux membres augmente dans des proportions considérables. Depuis quelques années, des tendances se manifestaient à ne voir de succès possible dans les affaires qu'à l'aide d'une culture anglaise. Grâce, sans doute, surtout au travail de la Société du Parler français, et grâce peut-être aussi à l'enseignement, dans nos salles, par des professeurs et des conférenciers distingués, cette mentalité s'est considérablement modifiée. On semble de mieux en mieux comprendre que s'il ne faut pas, assurément, négliger l'étude de la langue anglaise, comme un accessoire important, l'essentiel, pour les Canadiens

français, quelle que soit leur profession, est de développer d'abord leurs aptitudes propres. La valeur et la grande réputation de nos conférenciers ont aussi eu pour effet d'attirer sur notre œuvre l'attention de nos concitoyens anglais eux-mêmes (quelques-uns suivent assidûment nos cours) et, partant, de combattre le sentiment de défiance que, dans certains quartiers, l'on nourrissait à l'égard du parler canadien-français. Aussi, dans nos milieux anglais un peu cultivés, n'ose-t-on plus affirmer que notre langue ne ressemble pas à celle que l'on parle en France. Et l'on aperçoit l'importance que peut avoir, pour certains Canadiens français séduits par l'influence sociale ou financière anglaise, cet attrait nouveau qu'une œuvre canadienne-française peut exercer sur les meilleurs esprits anglais eux-mêmes.

Enfin, dans ce domaine des idées, où notre activité s'exerce, l'exemple de l'élite, comme toujours, est tout puissant. Or c'est dans les milieux sociaux les plus cultivés que se recrutent les plus fidèles, les plus fervents amis de notre œuvre : c'est dans les salons les plus recherchés que cette œuvre fournit sa meilleure part des sujets de conversation. Et tant que la femme canadienne-française, avec l'ascendant qu'elle doit à sa valeur morale et à la vivacité de son intelligence, restera convaincue de la supériorité que lui donne sa culture française, le flot du snobisme anglais ou américain pourra couler longtemps encore tout autour de nous, et faire quelques victimes : il n'atteindra pas le cœur, ni la tête de la nation.

C'est à maintenir ferme et fière cette digue protectrice de notre vie nationale, que cette société travaille. Et c'est pourquoi, bien que son action soit indirecte et lointaine, l'Institut Canadien de Québec n'est peut-être pas infidèle au rôle que, depuis soixante ans, ses directeurs lui ont assigné, d'être, au Canada, le gardien de la langue française.

Et dans l'œuvre nationale à laquelle ce Congrès donne un si brillant éclat, il se peut que l'on rende simplement justice à l'Institut Canadien de Québec, en reconnaissant qu'il a préparé les voies; et que l'on trouve, à l'avenir, quelque utilité à sa collaboration.

FERDINAND ROY.

Québec, le 24 juin 1912.

FEUILLETS DE ROUTE

Une mission d'action française. — Montréal, Ottawa, Toronto. — Quarante heures sur les Grands Lacs. — Winnipeg et Saint-Boniface. — A travers les prairies de l'Ouest. — Québec à l'ombre des Montagnes Rocheuses.

Si imparfaitement qu'il m'ait été donné d'y réussir, en comparaison de la grandeur de la tâche qui s'offre et de l'urgence des résultats à assurer, c'est bien, en effet, de l'action française en Amérique, selon l'esprit et les vœux de notre mémorable Congrès de la Langue française à Québec (1912), que j'eus l'honneur d'esquisser, au cours de l'ambassade très honorable dont m'avait chargé le Comité Permanent du Congrès de la Langue française, et que j'accomplissais, chez les Canadiens français de l'Ouest et de l'Ontario, du 31 mai au 1er juillet dernier.

Invité par la direction du *Bulletin* à narrer à ses lecteurs les détails de mon agréable mission, je prie qu'il me soit permis d'y procéder sans façon, avec toute la liberté et la franche allure d'un conteur simple et sincère.

Ce sont tout bonnement mes « feuillets de route », que je mettrai, sans apprêts, sous les yeux de ceux qui voudraient bien s'y intéresser, comptant que, de la sorte, mes lecteurs pourront mieux juger par eux-mêmes du travail ébauché, en cette circonstance, et de tout ce qu'il en reste encore d'utile à faire.

* * *

Nous quittons Québec, l'aimable compagnon de voyage qu'un sort heureux m'avait amené¹, et moi-même, le vendredi soir, 30 mai.

La journée du lendemain, à Montréal, où j'eus l'avantage de travailler de concert avec le dévoué Secrétaire général de notre Comité Permanent, et Président général de la Société du Parler français au Canada, M. Adjutor Rivard, qui s'y trouvait, fut tout de suite employée par nous profitablement aux fins des vœux du

(1) M. Ernest Bilodeau, correspondant de *l'Action Sociale*, aujourd'hui secrétaire de la Société du Parler français de l'Alberta.

Congrès. Telles visites et telles conférences, notamment avec deux d'entre les âmes dirigeantes de l'active *Ligue des droits du français*, MM. le docteur Joseph Gauvreau et Pierre Homier, auront, au temps voulu, ou je m'y trompe fort, d'importants échos dans l'organisation générale en voie d'élaboration.

Le même soir du samedi 31 mai me trouvait à Ottawa, où mon camarade de route, laissé en congé d'un jour dans la grande ville, devait me rejoindre, le dimanche après-midi.

Dans la capitale fédérale, le délégué de la Langue française tombait au beau milieu des solennelles cérémonies d'ouverture pour les fêtes du jubilé d'or de la grande mutualité franco-catholique, l'Union S.-Joseph du Canada, fêtes auxquelles il avait été tout d'abord convié.

La presse quotidienne a, dans le temps, rapporté des détails intéressants de cette superbe célébration ; elle en a redit l'éclat et l'importance. Cet hommage était bien mérité, car l'excellente association nationale et religieuse qu'est l'Union S.-Joseph du Canada fut fêtée comme dans une apothéose, en cette circonstance. Elle ne put manquer d'y trouver une récompense précieuse aux consciencieux labeurs de son premier demi-siècle d'existence, comme aussi un encouragement puissant à poursuivre, avec un regain d'énergie et d'enthousiasme, le si bon travail d'action catholique et française par lequel jamais elle ne cessa de se distinguer, depuis sa fondation, en 1863.

C'est le témoignage unanime que se plurent à lui rendre, à la séance inaugurale des fêtes, le 31 mai, plusieurs des chefs des associations-sœurs, lesquels étaient accourus pour lui offrir leurs vœux cordiaux, avec le tribut de leur admiration. Et au grand banquet du lendemain après-midi, nombre d'autres orateurs devaient encore insister, avec autant de force que de délicatesse, sur cette note, élogieuse, qu'il sied d'enregistrer ici.

Le lendemain dimanche, après le splendide défilé de 8,000 ou 10,000 membres de l'Union S.-Joseph du Canada, de ses amis et invités, à travers les rues d'Ottawa, toutes pavoisées, et sous les yeux d'un immense public, rayonnant de sympathie pour l'œuvre qu'on célébrait, au cours de la messe pontificale en plein air, présidée par Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa, ce furent les bienfaits de son rôle passé, mais encore davantage les perspectives fécondes de sa mission pour l'avenir, que l'Union S.-Joseph du Canada s'entendit redire, par l'éloquent prédicateur, M. l'abbé Sylvio Corbeil, Principal de l'École Normale de Hull, directeur du Secrétariat de la Langue française dans la même ville.

Puis, au grand dîner fraternel, de mille couverts, à Hull, en

province de Québec, de deux à sept heures de l'après-midi, à la suite de Mgr Routhier, Vicaire général du diocèse, grand aumônier de l'U. S.-J. C., et de M. l'abbé Carrière, curé de S.-Rédempteur, à Hull, les Laurier, les Coderre, les Belcourt, les Champagne, les Gravel, les Lavallée, les Guibault, les Bédard, les Achim, les Fortier, les Labelle, les Leclerc, les Archambault, chantèrent tour à tour les gloires et les espérances d'une association fraternelle de charité chrétienne, de ralliement patriotique et de saine propagande de l'influence française, telle que l'Union S.-Joseph du Canada.

Ce fut vraiment une belle fête d'action catholique et française que celle-là, et elle devait durer ainsi jusqu'au lendemain soir, 2 juin. Si bien que, dès la fin du banquet du dimanche, quand le Délégué de la Langue française se vit invité inopinément à faire entendre aussi la voix du Congrès des catholiques franco-canadiens de l'Amérique, au sein de ce concours fraternel, il crut devoir proposer, tout simplement, que dans une aussi éclatante manifestation des énergies françaises et catholiques, aux confins de l'Ontario, il convenait d'élever les cœurs, en même temps qu'on levait les verres, pour célébrer et bénir à la fois les organisateurs habiles et dévoués, ainsi que la Providence miséricordieuse, dont l'une avait permis et les autres préparé un pareil jour de triomphe à notre patriotisme et à notre foi.

Le lundi soir, 2 juin, comme les fêtes de l'U. S.-J. C. touchaient à leur déclin, après avoir mis à profit cette journée pour visiter, orienter et stimuler les deux Secrétariats régionaux du Comité Permanent de la Langue française, à Ottawa et à Hull, nous montions dans le train de Toronto, et le mardi matin, au réveil, nous saluons la ville-reine de l'Ontario, langoureusement assise aux rives du lac du même nom.

Utiliser les brièves heures que nous laissait l'itinéraire tracé, pour faire la visite de quelques-uns des principaux points intéressants dont se vante la fière capitale ontarienne, tel fut notre programme, aussi vivement exécuté qu'il avait été spontanément conçu.

Un peu après midi, le rapide spécial des paquebots du Pacifique Canadien sur les Grands Lacs nous emportait, à toute vapeur, vers Port McNicoll : une randonnée vertigineuse de 109 milles, au bout de laquelle nous quittions le chemin de fer, un peu avant quatre heures, sur la jetée même où avait accosté le magnifique navire lacustre le *Keewatin*, de la flotte du Pacifique Canadien, lequel, sous pression et prêt à lever ses amarres, attendait là notre convoi.

Dix minutes plus tard, les voyageurs, assez nombreux, avec tout le bagage que droit, étaient déjà à bord, et à grands tours d'hélice, l'alerte paquebot labourait les eaux de la Baie Georgienne, commençant sa course de 500 milles, qui devait nous conduire à Fort-William, au fond du lac Supérieur, et à proximité des limites occidentales de l'Ontario.

Le panorama splendide qui se déroule à l'œil des touristes ; le charme reposant de ce voyage de quarante heures sur nos mers intérieures du Canada ; les beautés particulières de la Baie Georgienne, avec ses myriades d'îles et ses rivages accidentés ; et, au réveil du premier matin sur l'eau, le spectacle gracieux de la rivière Sainte-Marie, avec ses rives, canadienne et « américaine », toutes proches, avec ses processions, dans les deux sens, de bateaux de tout calibre et de tout genre ; au midi, l'apparition des deux coquettes villes jumelles, le Sault-Sainte-Marie canadien et l'américain, avec leurs industries actives, leurs immenses écluses toujours insuffisantes pour le trafic qui s'y engouffre ; puis, le lac Supérieur, avec ses immensités de ciel et d'eau, le calme profond de ses soirées prolongées : voilà autant de sensations qu'il faut renoncer à traduire en ces notes rapides. Elles ont été, d'ailleurs, maintes fois, illustrées par de plus habiles crayons, et le seul avis à offrir aux touristes qui le peuvent, c'est de s'en procurer le bénéfice ; elles valent assurément qu'on s'y dérange.

La soirée du mardi, la nuit qui la suivit, toute la journée du mercredi, par un soleil étincelant, et toute la soirée, puis encore la nuit, par une brise fraîchissante, qui faisait agréablement moutonner les vagues, sur la plaine, sans limites visibles, du lac Supérieur, nous filâmes ainsi vers l'Ouest lointain.

Le jeudi matin, au réveil, la puissante sirène du *Keewatin* nous avertissait que Port-Arthur, port d'escale, à une demi-heure du port d'attache, était en vue. C'est tout juste le temps de procéder vivement à la toilette matinale, puis au déjeuner final et l'on touche Fort-William. Il n'est pas encore huit heures de la matinée — ici, il faut avancer sa montre et compter neuf heures ; notre indomptable coursier marin a devancé son horaire et achevé sa course sans le moindre incident désagréable, offrant, au contraire, aux hôtes de son bord, toutes les satisfactions d'un confort parfait et d'un service marqué au coin de la plus irréprochable courtoisie.

Un train de transbordement du Pacifique Canadien est sur le quai. Une fois les entrepôts franchis, on reprend le chemin de fer, pour descendre, au bout de quelques minutes, en gare de Fort-William.

L'express de Winnipeg, l'*Imperial rapide*, est annoncé pour

une heure plus tard. Nous avons donc le loisir de parcourir un peu la progressive petite cité qui, avec sa voisine et rivale Port-Arthur, sert d'entrepôt à tout le trafic de l'Ouest vers les ports océaniques de l'Est. Nous nous y mettons de bon cœur et courons tout d'abord rendre grâces à Dieu, dans la modeste église catholique de Fort-William, pour le voyage si heureux jusqu'ici.

Nous parcourons, en hâte, quelques-unes des principales rues, et nous allions continuer, quand une intempestive averse, la première depuis le départ, vient nous consigner en gare.

Bientôt nous arrive, cependant, l'express qui a quitté Montréal l'avant-veille au soir, le mardi. Nous y cherchons vivement refuge, et sous l'orage qui grossit, nous roulons vers Winnipeg, sans avoir autrement souffert de la température inclemente.

Il est bien vrai qu'elle nous gâte un peu les aspects, charmeurs en leur sauvagerie, du paysage qui s'épanouit de chaque côté de la voie. Cependant, nous pouvons encore suivre assez bien les capricieux méandres de notre voie ferrée, aussi bien que ceux des deux autres rubans d'acier qui jaillissent, en même temps qu'elle, de Fort-William vers l'Ouest : les réseaux du *Canadien-Nord* et du *Grand Tronc Pacifique*.

La rivière Kaministiquia, après la montagne du Tonnerre, nous laisse entrevoir ses rudes beautés, puis, vers le soir, pour rompre la monotonie de paysages devenus trop déplorablement uniformes, c'est sous un ciel rasséréné que nous saluons Kenora et Keewatin, les deux villettes-sœurs, gracieusement assises aux bords enchanteurs du lac des Bois.

La course se poursuit, à toute vapeur, et quand arrivent dix heures du soir, la prairie, qui déjà depuis une couple d'heures, s'étale et s'élargit, à travers les ombres de l'obscurité qui tarde à descendre, commence à se pailleter de points lumineux. Ils vont se multipliant et deviennent bien vite innombrables. Nous percevons les bruits caractéristiques de la ville : c'est Saint-Boniface et c'est Winnipeg.

On abandonne sans regret le chemin de fer, pour gagner le dehors et se dilater les poumons dans l'air rafraîchi par l'orage tout récent.

Et après avoir trouvé le gîte qu'il fallait, nous passâmes ainsi notre première nuit, celle du 5 juin, à Winnipeg, en Manitoba

Le lendemain, 6 juin, nous amène le premier vendredi du mois, spécialement consacré au Sacré-Cœur. Pour cette raison et pour cent autres, qui nous entraînent irrésistiblement, délaissant les

beautés criardes de la capitale politique du Manitoba, et son brouhaha fiévreux de grande ville « américaine », c'est tout d'abord vers Saint-Boniface, la paisible voisine française, la métropole catholique, et vers sa majestueuse cathédrale, sentinelle avancée de la vraie foi, à l'orée des plaines de l'Ouest, que se portent nos pas de pèlerins du patriotisme.

Mais le progrès, et les intrigues des grandes corporations, ont bouleversé les données du guide qui sert à orienter les nouveaux venus. Bloquant la rue Broad, par laquelle nous pensions atteindre encore le pont qui conduit à la ville-sœur, par delà la rivière Rouge, et masquant la perspective, l'énorme gare centrale du *Canadien-Nord* et du *Grand Tronc Pacifique* déroutent nos recherches d'étrangers. Sous peine de manquer l'heure des offices du matin, force nous est de renoncer au trajet à pied. Une demi-heure plus tard, après un long et fastidieux détour, qui nous fait traverser en enfilade deux grands ponts, sur l'Assiniboine et sur la Rouge, le tramway interurbain nous dépose en face de la belle église où s'abrite le trône du métropolitain du Manitoba et de la Saskatchewan, Sa Grandeur Mgr Langevin.

Comment redire la joie intense que l'on éprouve à retrouver soudain, à 1,500 milles du cher vieux Québec, les pieuses cérémonies du culte catholique et la saine atmosphère française de chez nous ? Cette joie, nous la savourons à longs traits, avant de nous résoudre à quitter le milieu béni où elle nous fut procurée.

Le reste de la matinée est absorbée par des courses d'affaires et de reconnaissance à travers Winnipeg. L'après-midi et la soirée se passent, comme par enchantement, à quelques visites d'amitié ou d'intérêt, dont nos compatriotes, si sympathiques, de Saint-Boniface, notamment le respectable vétéran des causes françaises et catholiques dans l'Ouest, sir Joseph Dubuc, juge en retraite, prennent encore la grosse part.

Le Secrétariat régional du Comité Permanent L. F. au Manitoba retient aussi notre attention, pendant quelque temps, et nous demeurons redevables à son dévoué directeur d'une première et rapide tournée d'inspection des nombreuses et florissantes institutions religieuses qui font l'honneur et la force de Saint-Boniface catholique et français.

Mais la soirée s'avance et l'heure arrive, qui a été fixée pour le départ vers Edmonton, Alta, but ultime de cette pérégrination dans les marches de l'Ouest.

Le rapide du Pacifique Canadien, « l'express de l'Ouest », nous emporte bientôt, et quand le soleil radieux du 7 juin vient nous éveiller aux joies d'un nouveau jour brillant et serein, nous avons

déjà franchi les frontières manitobaines et notre convoi vogue à pleine vitesse — tel un lévrier des mers sur l'océan sans bornes — au sein des prairies, quasi sans limites, de la Saskatchewan.

Et nous en aurons ainsi pour tout un jour, avec une autre nuit de plus. Ça et là, de lointains ilots, sous la forme de villes-champignons, grandissant comme à vue d'œil, viennent interrompre la monotonie du paysage et introduire un jet de vie intense au milieu de ce désert, partout verdoyant, c'est vrai, mais un peu trop uniformément morne et inerte. Ces villes, ce sont Yorkton, célèbre par ses Douhkobors, Lanigan, point de jonction d'un embranchement qui monte de Régina, Colonsay, Saskatoon, aux allures de métropole, Macklin, Wetaskiwin, où l'on rejoint l'embranchement qui relie Calgary à Edmonton, etc.

Quelques minutes après sept heures, le dimanche, 8 juin, au matin, la locomotive de notre train stoppe en gare de Strathcona — car le grand pont élevé, qui s'achève et qui doit permettre au Pacifique Canadien de franchir la rivière Saskatchewan du nord et de pénétrer au cœur d'Edmonton, ne sera livré au trafic que dans quelques jours, le 16 juin. Nous voici en face de la capitale de l'Alberta, sur la rive opposée.

De complaisants amis locaux, qui ont eu l'obligeance de se tenir au courant des mouvements du Délégué du Comité Permanent de la Langue française, sont déjà au poste, sur le quai de la gare, pour l'accueillir. MM. Dubuc, Giroux, Robitaille, par leur cordiale bienvenue, nous donnent l'illusion de tomber en pays de vieilles connaissances, et l'automobile ne nous a pas encore amenés jusqu'au confortable hôtel Cecil, si bien tenu par l'un des nôtres (M. C.-H. Bélanger, autrefois de Québec), en plein centre d'Edmonton, que déjà il nous semble avoir, depuis longtemps, vécu en ce milieu.

Au passage, on n'a pas manqué de nous signaler certains traits de ressemblance assez remarquable entre Québec, la ville au fier promontoire, et Edmonton, coquettement campée au sommet des hautes falaises à pic de la Saskatchewan. Cela ne contribue pas peu, sans doute, à nourrir l'illusion première, et nous nous persuadons aisément qu'à Edmonton choses et gens nous auront bien vite fait retrouver toute la saveur de celles qu'il y a dix jours à peine nous quittions, là-bas, à 2,500 milles dans la direction de l'Atlantique.

AMÉDÉE DENAULT.

(à suivre)

LES LIVRES

RENÉ CHOPIN. *Le Cœur en exil*. Paris (Cris & Cie), 1913, in-8, 20c. × 13c., 179 pages.

On trouve ici plus d'un genre, presque tous les tons, et des rythmes variés. Sans créer de l'inédit, M. Chopin sait faire d'habiles variations sur des thèmes connus. Ses vers sont corrects avec élégance, harmonieux et faciles, tissés souvent de mots choisis.

Une certaine ambiance contemporaine a pesé sur son âme, et il semble bien qu'il ne sache pas exprimer la saine joie de vivre. La désespérance, même, lui a parfois donné de mauvais conseils. Mais sa poésie respire plus à l'aise, quand il chante les choses de sa patrie, le Canada. Cependant, je ne dirai pas que ses *Peintures canadiennes* renferment ses meilleures pièces ; d'autres, qui n'offrent cependant pas le même caractère de vérité, sont mieux écrites.

Ce recueil ne marque pourtant pas un talent arrivé à sa maturité. On peut souhaiter que le poète, qui sait décrire, apprenne à voir mieux ; ses images y gagneront, et il ne fera plus, par exemple, se caresser les feuilles

En le charnel froissement
De leurs petites mains vertes.

Qu'il médite aussi davantage, et ne se laisse pas trop griser par la couleur et le cliquetis des mots jolis, des mots étranges.—A. R.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L. DE KERGUY. *L'Oiseau de France*. Paris (Grasset), 1913, in-18 jésus, 281 pages.

Bon petit roman, où il est prouvé, à travers des scènes alertes et menées vivement, que l'amour de la patrie, loin de nuire, peut aider au bonheur. *L'Oiseau de France*, « dont les ailes frêles et puissantes sont gonflées d'espérance », c'est l'aéroplane militaire, et l'aviateur Pégoud pourrait être le héros de ce roman.

A. R.

CE QUI SE DIT DANS LA PRESSE

Hommage au génie de la France

A retenir, ce jugement porté par la *Gazette de Liège* sur la manifestation du génie français à l'Exposition de Gand.

On aime à trouver un tel éloge sous la plume d'une journaliste étranger :

« La participation de la France à notre *World's Fair* doit arracher à tout Belge un cri d'admiration. Le drapeau de la France flotte partout à l'Exposition gantoise. Sans parler de sa contribution à l'Art ancien, à la Vieille Flandre, elle domine de loin tous les autres pays par son radieux Palais, encadré de quatre jardins de sa création, qui s'étend sur tout un côté de l'Avenue des Nations, une aile regardant le Château d'eau et l'autre faisant face, sur l'Avenue de Flandre, à la section allemande, de si lugubre aspect ; de l'autre côté, elle occupe une grande place aux Beaux-Arts et dresse son Palais de l'Alimentation et de la Navigation. On la retrouve au Parc, où figurent avec éclat l'Horticulture, les Colonies, la Tunisie, le Maroc et l'Algérie. A l'autre extrémité, Avenue de Liège, se développe l'Extension de la Section française ; à côté du Canada, le Matériel des chemins de fer, avec cinéma ; Avenue de l'Architecture, les Compagnies de Paris et Orléans. De telle sorte que l'on peut compter dix-sept ensembles, palais et pavillons, qui constituent une représentation colossale de l'activité artistique, scientifique, industrielle, commerciale, militaire de cette riche nation .»

Pour conserver la langue française

Dans un article de profession de foi, par lequel il signale le début de sa deuxième année de publication, le *Maine français*, l'organe des traditionalistes, parmi les Franco-Américains du Maine, fait, en parlant de lui-même, cette louable déclaration :—... « Il veut contribuer un peu à l'éducation des compatriotes, en fournissant des études intéressantes et agréables ; et pardessus tout il veut être le journal que l'on lira POUR CONSERVER LA LANGUE FRANÇAISE !! »

La foi protectrice de la civilisation française

Un correspondant de Constantine à *la Démocratie*, de Paris, mande à ce journal que la propagande musulmane se poursuit

avec intensité, en Tunisie, contre l'influence française. Et il ajoute que les efforts civilisateurs de la France, sur la terre africaine, sont voués à un échec inévitable s'ils ne s'appuient loyalement sur la base ferme et sûre des convictions et de la vie chrétiennes, dans leur forme la plus intégrale, celle du catholicisme.

Progrès du parler français

Au Congrès international de la culture et de l'extension de la langue française, à Gand, une question bien intéressante a fait l'objet de plusieurs rapports. On s'est demandé si le parler français est en recul ou en progrès dans le monde.

S'il a fallu reconnaître qu'en de certains pays, sous l'effet de circonstances modifiées, l'usage du français a décliné, en Norvège et en Russie notamment, par contre ou relève maints autres points où il y a progrès sérieux en faveur de notre idiome.

Dans le Grand-Duché de Luxembourg, où le français se défend victorieusement, malgré les efforts des germanisants ; en Portugal, où il est considéré comme la langue du progrès, et est devenu obligatoire dans toutes les écoles. En Egypte, il a gardé tout son ancien prestige ; en Hollande, comme le démontre le remarquable rapport d'un professeur à l'Université d'Amsterdam, il gagne plutôt du terrain ; il ne règne plus seul comme jadis, mais il reste la langue la plus favorisée et la plus aimée.

Mais c'est surtout dans l'est de l'Europe que les progrès du français sont importants et significatifs. Là, il est vraiment la langue des nationalités opprimées. En Pologne, il est l'idiome d'une société mixte qui n'ose pas s'exprimer en polonais et qui ne veut pas s'exprimer en russe ; en Bohême, même situation, à cela près que les sympathies françaises y sont plus actives. (La ville de Prague a envoyé spontanément une subvention au congrès.) En Bulgarie, les progrès du français sont en raison directe des progrès de l'instruction. Enfin, en Macédoine, le français est devenu par la force des choses l'idiome mixte qui sert d'expression à tant de nationalités rivales et pourtant confondues.

La langue gardienne de la foi

D'une importante étude, intitulée : *Le catholicisme aux Etats-Unis*, et publiée par *la Croix*, de Paris, nous détachons le passage suivant, à la fois très instructif et fort encourageant, en sa justesse indéniable :—

« Les Américains de langue française, qui ont été les plus fidèles à leur langue, sont aussi les plus attachés à leur foi. Ils sont près de 2 millions, sortis en grande

majorité du Canada français, établis surtout dans les États du Nord-Est, dans la Nouvelle-Angleterre. Ils n'ont subi de pertes sensibles que parmi ceux qui ont cessé de parler leur langue maternelle. Leurs paroisses, leurs écoles, leurs œuvres de presse et leurs associations constituent la plus forte organisation catholique du Nouveau-Monde, les Américains se sont plu à le constater.

« Grâce à la préservation de leur langue maternelle, ils ont vécu dans une sphère à l'abri de l'influence délétère du protestantisme, ils ont même exercé une influence catholique considérable sur les autres nationalités ». (*Fortnightly Review*, 15 nov. 1912).

« Seulement dans les États de la Nouvelle-Angleterre, de 1850 à 1910, les Américains français ont formé 202 paroisses et 101 missions catholiques. Ils ont parmi eux, 1 évêque, 450 prêtres et 2,000 religieuses de leur langue, 133 écoles, fréquentées par 55,000 élèves. Six associations groupent plus de 50,000 membres.

Si les catholiques restent d'autant plus fidèles à leur religion qu'il sont plus attachés à leur langue et à leurs traditions nationales, ne devrait-on pas favoriser par tous les moyens, le groupement des nationalités? Les évêques canadiens-français du Canada ont adopté cette ligne de conduite, et les résultats en paraissent excellents. Ils forment, pour chaque groupe assez important, des paroisses distinctes, font venir, pour les immigrés, des prêtres de leur pays, encouragent et suscitent des Congrès, des journaux, des associations nationales. Le patriotisme devient ainsi un puissant auxiliaire de la religion. L'église paroissiale, l'école et la salle d'œuvres catholiques personnifient la patrie absente et attirent ainsi bien des indifférents. »

CE QUI SE FAIT CHEZ NOUS

Activités françaises en Alberta

Nos amis, et collaborateurs actifs, de la Société du Parler français de l'Alberta, ont inauguré, peu de temps après leur beau congrès français de juin dernier, une propagande suivie pour le recrutement de nouveaux membres et la fondation de nouveaux cercles dans les diverses paroisses du diocèse d'Edmonton.

Dans la capitale même de la province, ils ont tenu déjà plusieurs réunions importantes à cette fin, et notamment une brillante assemblée publique, lors du passage en leurs milieux de Sa Grandeur Mgr Roy, président général du Comité Permanent de la Langue française, de M. Adjudor Rivard, secrétaire général du Comité et président de la Société du Parler français au Canada, ainsi que de M. l'abbé Antonio Huot, l'un des directeurs de la même Société. C'était dans les premiers jours du mois d'août.

Les patriotes d'Edmonton ont également organisé des « soirées sociales ou familiales », où l'on se réunit patriotiquement pour causer, *en français*, des choses et des gens du terroir d'origine, aussi bien que des intérêts locaux.

Au cours des vacances, ils eurent encore une belle manifestation patriotique à Morinville, la petite ville française de l'Alberta. Et, le 8 septembre dernier, c'était à Saint-Albert, à l'ombre du siège archiépiscopal, qu'ils déployaient leurs couleurs.

Ce fut une belle démonstration franco-catholique, rehaussée par la présence de S. G. Mgr Legal, archevêque d'Edmonton, et de S. G. Mgr Grouard, Vicaire Apostolique d'Athabasca.

Les deux vénérés prélats voulurent bien, en cette occasion, accorder leur précieux concours à l'œuvre de propagande française. « La langue française, y proclamait Mgr Legal, est l'expression la plus naturelle de notre foi et sa meilleure sauvegarde ; c'est pourquoi je suis heureux d'applaudir à votre mouvement et de vous encourager à le continuer. »

De son côté, Mgr Grouard approuve hautement le travail que fait la S. P. F. A. en faveur de la colonisation et pour grouper ensemble, sur les divers points de la province, les Canadiens de langue française. Sa Grandeur signale, en passant, la fertilité de la région de la Rivière-à-la-Paix, « où se trouvent des terres *incomparables* ».

Les autres orateurs de cette soirée, dont nous ne sommes nullement surpris d'apprendre qu'elle a été féconde en résultats immédiats, sous la forme d'adhésions empressées, furent le R. P. Mérier, O. M. I., curé de Saint-Albert, le R. P. Hudon, S. J., recteur du collège d'Edmonton, M. Côté, député provincial de Grouard, M. l'avocat Laliberté, d'Edmonton, M. l'abbé Ouellette, curé de L'Immaculée-Conception, à Edmonton, et chef du Secrétariat régional de la Langue française en Alberta.

Nos félicitations et nos vœux sincères aux vaillants militants albertains de l'action catholique et française en Amérique !

Le parler français en Alberta

La Société du Parler français d'Alberta tenait, à Beaumont, dimanche, le 5 octobre dernier, une nouvelle assemblée d'organisation, qui a remporté un véritable succès. Accompagné de M. Antonio Prince et de quelques amis distingués d'Edmonton, M. Ernest Bilodeau, secrétaire de la Société, arriva à Beaumont, grâce à l'excellente automobile que M. Wilfrid Gariépy, M. P. P. avait bien voulu mettre à sa disposition, quelques minutes avant la grand-

messe. Les visiteurs allèrent d'abord saluer le dévoué curé de Beaumont, M. Ouellette, qui les reçut avec la plus aimable hospitalité et les invita à dîner. Au prône, M. le curé voulut bien annoncer la présence des visiteurs d'Edmonton, et demanda à ses paroissiens de rester à leurs sièges après la messe, pour permettre à ces messieurs de leur adresser la parole ; en effet, les paroissiens de Beaumont se rendirent sans exception à la demande de leur actif et dévoué pasteur, et c'est avec la plus bienveillante attention qu'ils écoutèrent les deux orateurs de la Société. Disons en passant que la note artistique la plus délicate fut donnée, à l'Offertoire, par Mme Dr J. Boulanger, qui avait accompagné son mari, et qui chanta, avec son talent bien connu, le cantique : « J'irai la voir, un jour. »

Après la messe, M. l'abbé Ouellette invita les visiteurs à s'avancer dans le bas-chœur, ce que firent immédiatement M. J. Gariépy, M. le Dr Boulanger, M. Roch, instituteur, M. Ulric Blanchard, président du Cercle Beaumont, M. Ernest Bilodeau et M. Antonio Prince. Après quelques paroles appropriées de M. le curé, M. Prince fut présenté à l'auditoire et prit la parole, s'exprimant, dit-il, au nom des jeunes. M. Prince est, en effet, jeune encore, mais il a prouvé une fois de plus que chez les cœurs bien nés l'éloquence et la patriotisme sincère et vigoureux n'attendent pas le nombre des années. Pendant près d'un quart d'heure M. Prince a vivement intéressé son auditoire, qui l'aurait fréquemment applaudi, sans le respect dû au saint lieu.

M. le président Blanchard présente ensuite à l'auditoire M. Ernest Bilodeau, secrétaire de la Société du Parler français. En quelques phrases claires et précises, M. Bilodeau explique ce que c'est exactement que la Société du Parler français, le but élevé qu'elle poursuit et le devoir qu'ont tous les Canadiens français d'y appartenir, comme à leur société nationale par excellence, qui incarne toutes les aspirations de notre race, et qui les défend courageusement partout où elles sont attaquées. Puis il invite les citoyens de Beaumont à se faire inscrire immédiatement dans les rangs de la Société. Séance tenante, une trentaine des principaux citoyens de Beaumont vinrent donner leur nom et verser en même temps la souscription d'une piastre, fixée par la Convention de 1912, donnant par là un magnifique encouragement à la Société, en même temps qu'une preuve généreuse de leur patriotisme. En résumé, grâce à l'appui bienveillant de M. le curé Ouellette et à la bonne volonté de ses paroissiens, cette assemblée improvisée a été un véritable succès, et la paroisse de Beaumont s'est portée au premier rang des paroisses

patriotes de l'Alberta. Les paroissiens de Beaumont, dont le Cercle est maintenant l'un des plus nombreux, par rapport au chiffre de la population locale, ont donc mérité de vives félicitations, et il est à espérer que les autres endroits qui seront visités à mesure que les circonstances le permettront donneront également des preuves de leur dévouement à la cause nationale. — *Communiqué du Secrétariat régional C. P. L. F., à Edmonton, Alta.*

L'organisation franco-catholique en Saskatchewan

A l'instar de la Société du Parler français en Alberta, l'Association Catholique franco-canadienne de la Saskatchewan s'est mise sérieusement à l'œuvre, à la suite de son magnifique congrès de Régina, fin juillet dernier.

Elle poursuit, avec activité, l'établissement de ses comités paroissiaux, dont le chiffre s'élève déjà à plusieurs douzaines. Le Bureau directeur de l'Association siège deux fois par mois, à Régina, afin de préparer un programme d'action pour ces comités paroissiaux, et de les stimuler au bon travail patriotique, en leur donnant l'exemple.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'une noble émulation se manifeste déjà, un peu partout, parmi les divers comités de la Saskatchewan, à qui préparera, pour la prochaine saison d'hiver, et accomplira le plus de besogne utile : propagande colonisatrice, diffusion de la presse catholique, recrutement actif d'adhérents et perception de ressources pour le *Ralliement catholique et français en Amérique*, etc., etc.

Dans le même temps, à Régina, le Bureau provincial a entrepris et mené à bon terme une création heureuse, qui lui fait grand honneur. De concert avec la succursale locale des Artisans Canadiens-français, il a inauguré une série de « soirées sociales » qui, deux fois par mois, réunissent, dans les superbes salles du Club Catholique, de nombreux représentants de la colonie canadienne-française de Régina : dames et messieurs, jeunes et plus âgés, pour causer et se récréer en famille.

Cette excellente initiative, qui a été également prise, naguère, à Edmonton, Alta — où l'on en a, pareillement, fait un succès — est du meilleur augure et mérite tout encouragement. Elle ne peut que servir à resserrer les liens qui unissent ceux de notre race et de notre croyance, loin du terroir natal, et à favoriser l'éclosion comme l'épanouissement de fécondes entreprises catholiques et françaises.

Dans l'Ontario français

L'Association Canadienne-française d'Éducation de l'Ontario vient d'obtenir du gouvernement de cette province une charte la constituant en corporation civile. C'est une mesure très propre à relever encore le beau prestige dont elle jouit et à augmenter la somme de son efficacité. Nous l'en félicitons de grand cœur.

L'Association s'occupe à organiser toute une série nouvelle de congrès régionaux, qui serviront de préliminaires et de préparation éloignée au troisième congrès biennal des Canadiens français de la province d'Ontario, lequel doit se tenir, à Ottawa, au mois de février 1914.

L'Association S.-Jean-Baptiste de Winnipeg

Cette vaillante organisation de nos compatriotes, dans la capitale du Manitoba, a récemment entrepris des démarches pour se faire octroyer aussi une charte la constituant civilement. Nous ne doutons point qu'elle doive rencontrer, auprès du gouvernement de sa province, le même succès qui a souri à l'Association C. F. d'É. de l'Ontario, et nous y entrevoyons pour elle les mêmes avantages.

Cette organisation systématique, et pratique, des phalanges nationales françaises, chaque fois que la chose est réalisable, et telle qu'on la voit se pratiquer ainsi, est de nature à réjouir profondément et à encourager au plus haut point tous les amis de la cause.

L'enseignement bilingue

La Commission des écoles séparées d'Ottawa, composée mi-partie de catholiques de langue française et mi-partie de catholiques de langue anglaise, décidait récemment qu'à l'avenir les deux langues, française et anglaise, seraient enseignées sur un pied d'égalité efficace, dans les écoles de son ressort.

C'est une fière réplique aux procédés étroits dans lesquels persiste le Ministère de l'Éducation d'Ontario. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'initiative prise, depuis, par ce dernier. Il prévient les Commissaires des écoles séparées d'Ottawa que les subventions de l'État sont retranchées à leurs écoles, sous le spécieux prétexte qu'aucun rapport régulier d'inspection n'a été fait, à leur sujet, depuis un an. Il leur rappelle, en plus, que la loi d'éducation pourvoit à ce que les revenus qui viennent à manquer aux écoles par la faute des commissaires soient remboursés par ces derniers,

à leur charge personnelle... La Commission d'Ottawa prend ses mesures pour faire face à cette nouvelle provocation.

Elle se sent, d'ailleurs, bien appuyée par l'opinion publique impartiale, tant dans sa propre province qu'au dehors, dans sa conviction que l'enseignement du français comme de l'anglais est devenu indispensable, en ce pays bilingue du Canada.

Le Star, à Toronto, et à Montréal, le nouveau journal anglais *le Daily Mail*, aussi bien que *le Herald*, ont parlé dans ce sens.

En Saskatchewan, à Battleford, une école académique de premier ordre vient d'être organisée, où le français et l'anglais sont enseignés simultanément.

Et personne ne crie : au scandale ! Bien au contraire. L'ancien ministre fédéral de l'Alberta, M. Oliver, déclare publiquement que les Canadiens français ont bien raison de tenir à l'enseignement régulier de leur langue maternelle, de préférence à celui des langues étrangères, plus récemment importées au pays. L'Université du Manitoba exige de ses étudiants qu'ils suivent des cours de français...

Et l'idée du bi-linguisme inévitable, appuyée par la poussée des faits, gagne chaque jour du terrain.

Mais il y a plus et mieux encore !

Le français nécessaire

Vers le milieu d'octobre dernier, le propre inspecteur en chef de l'éducation en Ontario, M. Cowley, faisait une conférence, à l'école Ryerson, de Toronto. Il n'a pu se défendre de quelques déclarations fort importantes tendant à prouver que la partie saine et éclairée du public anglais n'est plus loin d'admettre qu'il est nécessaire d'enseigner le français, en notre pays canadien, et que, par conséquent, c'est une bien mesquine et pauvre politique que d'essayer d'étouffer notre langue sur les lèvres des petits enfants des écoles bilingues d'Ontario.

M. Cowley confesse son regret de ce que nombre de gens, dans l'Ontario, ne puissent s'élever à la hauteur de vue qu'il faudrait pour apprécier à son mérite, en dehors de tout préjugé, la vitale question de l'enseignement du français. Après avoir fait appel à la loyauté et au sens pratique de ses auditeurs, il ajoute :

« Les Canadiens français ont beaucoup contribué à la vie de ce pays ; ils ont fourni de beaux traits des caractéristiques de leur race, qui deviendront un élément précieux dans la mentalité nationale.

« Les Canadiens français aiment passionnément leur langue, et la majorité des

gens instruits admettront que la vigueur de la vie nationale n'y gagnerait pas si nous, devons leur enlever cet héritage par les moyens énergiques.

« Il y a beaucoup plus de Canadiens français parlant l'anglais qu'il n'y a d'Anglais qui parlent le français, et par conséquent, pour ce qui est de l'union des races, les Canadiens français ont fait plus en ce sens que les Canadiens anglais.

« En plus des points de vue politique et commercial, la question présente des avantages éducationnels. L'homme qui ne sait qu'une langue ne sait aucune langue.

« Ce serait un stimulant pour les élèves que d'étudier le français. »

Un nouvel ouvrier de l'action française

La Société du Parler français en Alberta, par le ministère de son distingué président, M. Wilfrid Gariépy, avocat et député provincial, avait eu l'excellente inspiration de solliciter de Monseigneur l'archevêque d'Edmonton la nomination d'un missionnaire diocésain spécialement délégué à collaborer avec la Société P. F. A., dans l'œuvre de propagande et de colonisation franco-catholiques en cette province.

La Société a eu la joie de voir ses vœux exaucés. M. l'abbé Normandeau, curé de Lamoureux, Alta., l'un des principaux artisans du Congrès de juin dernier, à Edmonton, a été désigné par son Ordinaire, et il a bien voulu accepter cette mission de dévouement et d'honneur en même temps.

La lettre de S. G. Mgr Legal, annonçant lui-même cette bonne nouvelle à nos amis de l'Alberta, mérite d'être consignée ici. Elle comporte un nouvel hommage, et bien précieux, à l'esprit d'abnégation et de patriotisme infatigable qui distingue notre clergé national.

Église St-Joachim, Edmonton, Alta, 10 octobre, 1913.

Monsieur Wilfrid Gariépy, M. P. P.,

Président de la Société du Parler français d'Alberta,

Edmonton.

Cher Monsieur Gariépy,

En réponse à votre lettre du 8 de ce mois, demandant qu'un membre du clergé soit spécialement chargé de demeurer en relations constantes avec votre Société du Parler français, surtout en ce qui concerne la colonisation de cette partie de l'Alberta, j'ai le plaisir de vous annoncer que Monsieur l'abbé A. Normandeau a bien voulu accepter la position d'organisateur de la colonisation dans le Nord de l'Alberta. Pour assumer ces fonctions avec des garanties de succès, Monsieur Normandeau a fait un réel sacrifice, pour lequel nous devons tous lui être reconnaissants.

Veuillez me croire, cher Monsieur Gariépy,

Votre tout dévoué en N. S. et M. I.

† ÉMILE-J. LEGAL, O.M.I.
Arch. d'Edmonton.

Avec tous les bons ouvriers de la cause catholique et française, à Edmonton et dans l'Alberta en général, nous nous réjouissons sincèrement de cette heureuse nomination. Au nouveau missionnaire diocésain, apôtre émérite de nos aspirations religieuses et nationales, nous offrons, de tout cœur, nos compliments et nos vœux.

L'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord

Le VI^e Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord aura lieu à Québec, en septembre 1914. — La Société du Parler français, qui s'intéresse naturellement à tous les groupements nationaux ayant pour but le développement et le maintien de notre langue en Amérique, est tout particulièrement fière des succès de cette Association. Son développement ne peut manquer de servir à l'expansion de la langue française. Le médecin est partout, et partout il peut faire, sans qu'il lui en coûte, une propagande effective. Le fait était prévu dès le début par le premier président de l'Association, lorsqu'il écrivait : « La nouvelle Association a raison de son vaste programme et de son caractère à la fois scientifique et national est appelée à déterminer un courant des plus progressifs parmi les jeunes générations qui vont suivre, et ajouter ainsi un nouvel élément de force et de vitalité à notre nationalité canadienne française sur cette terre d'Amérique. »

Née de ces deux idées, science et patrie, l'œuvre qu'avait fondée Monsieur le professeur Brochu, ne pouvait manquer de porter ses fruits. La première réunion avait lieu à Québec, en 1902, et coïncidait avec un anniversaire cher à tous les intellectuels du pays et à toute la race, le cinquantenaire de l'Université Laval. Le mouvement était créé, et depuis cette date quatre congrès se tinrent successivement dans la province de Québec, auxquels assistèrent toujours en grand nombre les membres canadiens-français de la profession médicale, venant de tous les points du Canada et des États-Unis.

L'idée grandit de jour en jour, et nous ne doutons pas que le Congrès de Québec ne soit encore plus nombreux que les précédents. L'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord est une des manifestations les plus importantes de la vitalité et de l'expansion de notre parler en Amérique.

La « Ligue des Droits du français »

Les lecteurs du *Bulletin* ont pu apprécier déjà l'importance et l'opportunité de la « liste de termes français pour le commerce et

l'industrie », que nous fournissent nos dévoués collaborateurs de Montréal, les directeurs de la Ligue des Droits du français, et que nous publions depuis trois livraisons. Un tirage à part, sur feuilles volantes, à des milliers d'exemplaires, est fait, chaque mois, de cette liste, pour distribution générale dans les milieux industriels ou commerciaux où l'on pourrait en éprouver le besoin. — Elle ne manquera point d'y rendre les plus sérieux services. — S'adresser au Secrétariat de la Ligue : Dr Joseph Gauvreau, 30, rue Saint-Jacques, Montréal.

La Ligue vient aussi de publier un volume de « rectifications du vocabulaire canadien-français », travail dû à la plume alerte de l'un de ses directeurs, Pierre Homier.

Un tel ouvrage ne saurait manquer d'être une aubaine de toute première valeur, pour les connaisseurs et, en général, pour tous ceux d'entre nous qui comprennent l'importance d'être guidés par une main sûre, dans le maniement de cet instrument, délicat autant que puissant, qui s'appelle la langue française, instrument trop souvent, hélas ! faussé, chez nous, par d'inhabiles ou inconscients ouvriers. — A. D.

CARNET D'UN LISEUR

L'immigration au Canada

Parlant des étrangers établis dans l'Ouest canadien, M. Jacques Bardoux écrit, dans *le Journal des Débats* du 12 août :

Ce groupe hétéroclite de 1,280,000 colons est l'arbitre des destinées canadiennes. Suivant qu'il sera assimilé par l'une ou l'autre des deux races, il assurera la prédominance des Anglais ou des Français. S'il reste fidèle à ses origines multiples et à ses caractères contradictoires, il constituera un poids mort, une force divergente, une menace possible pour ce pays de double culture et de double civilisation. L'avenir démontrera qu'il eût été plus prudent et plus patriotique d'être moins hospitalier et moins pressé, de réserver aux deux races les terres en jachère et ces villes à naître. Cette fièvre de défrichements et de constructions sert beaucoup moins les intérêts de la nation canadienne que ceux d'une minorité cosmopolite. Le Dominion ne peut que perdre à n'être qu'un prolongement de la République américaine. Son originalité ethnique autant que son indépendance nationale peuvent en souffrir.

LEXIQUE
CANADIEN-FRANÇAIS

(suite)

Hôblon (*ôblô*) s. m.

|| Houblon.

DIAL. *Id.*, Anjou, VERRIER.

Hogué (*hògé*) adj. ←= ang. *hogged* : m. s.

|| Arqué.

Holi (*hòli*) adj.

|| Joli.

Homis (*ômî*) ←= hormis.

|| A moins. *Ex.* : *Homis qu'tu y alles.*

Homme (*ôm*) s. m.

1° || Mari. *Ex.* : Elle est partie avec son *homme*. — Mon *homme* travaille aux champs.

FR. *Pop.*, LITTRÉ, LAR., DARM.

DIAL. *Id.*, Anjou, VERRIER ; Normandie, MOISY, ROBIN : Centre, JAUBERT ; Saintonge, ÉVEILLÉ ; Maine, MONTESSON.

2° || *Faire son homme* : faire l'homme d'importance ; affecter de prendre les manières et le langage d'un homme (en parlant d'un enfant).

DIAL. *Id.*, Anjou, VERRIER.

3° || *Homme de cour* : palefrenier ; aussi employé de chemin de fer, aux stations-terminus (ang. *yardman*).

4° || *Homme à la neige* : homme chargé d'enlever la neige dans les rues.

5° || *Homme au lait* : laitier.

FR.-CAN. Aussi *vendeur de lait*.

6° || *Homme au pain* : boulanger.

7° || *Homme à la glace* : porteur de glace.

8° || *Homme à la fournaise* : chauffeur.

9° || *Homme à l'instrument* : ingénieur, assistant, manipulateur d'instruments (au service des arpenteurs-géomètres, etc.). Ang. *instrumentman*.

10° || *Homme au galon* : mesureur.

11° || *Homme à la rod* (*rodman*) : jalonneur et mireur.

12° || *Homme de curé* : serviteur du presbytère.

13° || *Homme* : serviteur, en général. (Aussi : *homme engagé*).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

REVUES ET JOURNAUX

Dans *France-Canada* (*France-Amérique*, 21, rue Cassette, P., et *la Canadienne*, 26, rue de Grammont, P. ; octobre, pp. 44-46), M. L. Leau expose les réformes scolaires proposées, au Congrès de l'A. C. J. C., aux Trois-Rivières, par M. Beaupré.

« Ce qui distingue essentiellement ce programme de réforme, dit M. Leau, de celui dont l'exécution partielle a été maintes fois proposée à la Législature, c'est qu'il est tracé dans le sens des idées directrices du système québécois (égalité scolaire des divers groupes de la population), au lieu de tendre à le ramener au type commun des systèmes centralisateurs (assujétissement légal de ces groupes à celui qui a conquis le pouvoir). »

En rendant compte du livre de M. Eugène Tavernier, *Louis Veillot, l'homme, le lutteur, l'écrivain*, la *Revue du Traditionnisme* (48, Quai de l'Hotel de Ville, Paris IV ; sept., p. 167) rappelle que « ce grand Veillot, comme homme et comme écrivain, fut non seulement un partisan de la décentralisation, mais un régionaliste », et qu'il réclamait « la division du territoire en agglomérations territoriales correspondant aux anciennes provinces », etc.

Dans *la Canadienne* de septembre, signalons une belle étude, par M. M. Hodent, sur *Philippe Hébert, le maître de la sculpture canadienne*, et son œuvre, en particulier le monument de Mlle de Verchères.

Vers l'Idéal, organe des Cercles littéraires du Collège de l'Assomption (Worcester, Mass.), dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, a pris un nouveau format, plus commode, et qui convient mieux à son caractère, nous semble-t-il. On travaille là-bas « *ad majorem gloriam Dei gallicæque linguæ* », et c'est bien ce que font voir les efforts littéraires des élèves du collège de l'Assomption.

Le Bulletin de *la Canadienne* a annoncé la publication du *compte rendu* du Ier Congrès de la Langue française au Canada et la fondation du Ralliement catholique et français en Amérique.

Le texte de la Conférence de M. Montpetit sur les *Survivances françaises au Canada* a été publié en entier dans *France-Canada* des mois d'août, septembre et octobre.

Une promenade dans Québec, (*Le Magasin Pittoresque*, 20, rue du Cherche-Midi, P. ; 1er octobre, pp. 292-294).

« Québec, dit la revue, c'est toute l'histoire d'un merveilleux effort séculaire pour perpétuer notre race. »

La *Revue internationale de l'enseignement* (5, Quai Malaquais, P.) rend compte, en 1913, des *Nouvelles études de littérature canadienne* de M. Ab der Halden, publiées en 1907.

« C'est, dit la *Revue*, le respect de ce qu'il y a de plus noble dans les traditions du goût français que défendent les littérateurs et les poètes de là-bas. »

Quelques articles parus dans les revues et journaux de Paris sur le Canada :

Le Commerce de la France avec le Canada, par M. H. Thorsy. (*Le Messager de Paris*, 12, rue N.-D. des Victoires, P. ; 22 septembre.)

Le Canada et la France. Le Commerce général du Canada. (*Nouvelles de France*, 8, rue du Sentier, P. ; 18 septembre. — *L'Évolution économique*, 22, rue de Châteaudun, P. ; 21 septembre.)

Les Cercles de fermières au Canada, par M. le Baron Angot des Rotours. (*La Réforme sociale*, 54, rue de la Seine, P. ; 16 septembre, pp. 328-329.)

La Situation économique du Canada et l'avenir des grandes valeurs canadiennes. (*Le Siècle*, 11, rue des Petits-champs, P. ; 31 août.)

Nos relations commerciales avec le Canada. (*La France*, rue de Richelieu, P. ; 7 septembre.)

La France au Congrès juridique de Montréal. (*Le siècle*, 11, rue des Petits-Champs, P. ; 9 septembre. — *Le Temps*, s, rue des Italiens, P. ; 9 septembre.)

La France au Canada. (*Excelsior*, 88, Avenue des Champs-Élysées, P. ; 6 septembre.) — Extrait de la conférence de M. Montpetit sur *les Survivances françaises au Canada.*

Le volume IV de *l'Année linguistique*, publiée à Paris sous les auspices de la Société de Philologie, contient un rapport des plus intéressants de Monsieur Vincent sur la question des langues artificielles. Monsieur Vincent passe en revue tous les systèmes qui ont été proposés pour établir une langue conventionnelle. Il ressort de cette étude qu'une langue conventionnelle et figurative peut bien devenir internationale pour certaines sciences comme la chimie, les mathématiques, ou pour les signaux, et autres communications du même genre ; mais cela ne permet pas de conclure à la possibilité d'une langue parlée, qui serait adoptée par tous, et qui, pour être comprise de tous, serait prononcée sans aucune différence d'accent et se maintiendrait sans former de dialectes. Un bon compte rendu de ce mémoire a paru dans le *Polybiblion*, (page 430.)

L'extension de la Langue française et le Style scientifique, par M. J. ERNEST-CHARLES. (*La Vie des Lettres*, 20, rue de Chartres, Paris-Neuilly ; vol. II, pp. 199-205.)

La science a fait son entrée dans la littérature ; elle y est chez elle, elle y commande, elle y règne. Et l'accroissement de son influence ordonnatrice sur la littérature est souhaitable ; elle arrêtera les ravages de *l'écriture artiste*. Et d'elle-même la science aide à la propagation de la langue française.

M. Ernest-Charles développe ces idées dans la revue *la Vie des Lettres*.

A. R.

GLANURES

Le Futurisme

M. Paul de Florat, dans la *Revue des Indépendants* (13, rue de Naples, P.), dit par quels procédés le *futurisme*, qui n'était encore connu que par ses manifestations dans l'art pictural, veut maintenant descendre sur le terrain littéraire. Après avoir analysé les méthodes de la nouvelle école, il fait bien voir que les produits incohérents de cet art nouveau entreront dans l'histoire « par la porte du grotesque ».

Pour le prouver, il suffirait, du reste, de la citation qu'il fait :

« Midi $\frac{3}{4}$ flûte grapisement embrasement toumbtoub alarme Gargaresch craquement crépitation marche Cliquetis sacs fusils sabots clous canons crinières roues caissons juifs beignets pains à l'huile cantilènes échoppes bouffées chatoïement chassie puanteur cannelle... »

C'est, paraît-il, la description d'une bataille en style *futuriste*!

La *Revue des Indépendants* se demande « si les futuristes vont longtemps continuer cette ridicule plaisanterie ».

Trois siècles supprimés

« Un des plus éminents des hommes politiques canadiens me racontait un jour sa première visite en France. Il était le petit-fils de Normands partis trois cents ans avant de Honfleur. Et parlant de ce premier voyage, il employait un mot qui, sans qu'il s'en doutât, m'émouvait beaucoup : « La première fois que je suis *revenu* en France. » Ainsi, dans sa pensée, il abolissait en un instant trois cents ans de conquête âpre, de travaux acharnés, de batailles contre la nature et les hommes, de gloire et de misère, de chagrin et de joie ; et le petit-fils de ces paysans français, supprimant les siècles, représentait l'aïeul, sujet de Louis XIII, qui était parti sur le bateau fleurdelysé. Et il *revenait* en France. »

LOUIS MADELIN.

(Discours pour présenter M. Edouard Montpetit. — *La Canadienne*, août 1913.)

La Ligue des Droits du français

A plusieurs reprises, la *Revue Française de l'étranger et des colonies* a parlé, dans sa chronique, des œuvres créées, au Canada, pour la défense du français. A propos de la fondation et des premiers travaux de la Ligue des droits du français, nous lisons, à la page 435 du numéro de juillet dernier :

« Une campagne active a été menée aussi par plusieurs organes de langue française afin d'amener les commerçants, industriels, hommes de loi, hommes d'af-

faire, sociétés et simples particuliers canadiens-français à faire davantage usage de leur langue maternelle dans leurs rapports réciproques et à amener peu à peu les commerçants canadiens-anglais, installés dans les villes où l'élément français domine, à faire usage de la langue de leur clientèle française, ce qu'ils ne font pour ainsi dire jamais. Ce n'est qu'en s'imposant par ces moyens que le français reprendra dans la vie de tous les jours la place naturelle qu'il doit occuper et où il ne s'est laissé que trop supplanter par l'anglais. C'est dans ce but qu'a été fondée la Ligue des droits du français, dont le siège est à Montréal, et qui a pour objectif notamment d'obliger ses membres à se servir de la langue française dans leurs relations d'affaires particulières et d'encourager les maisons de commerce et d'industrie où l'on reconnaît et respecte les droits de cette langue. Par les premiers résultats déjà obtenus on ne peut que bien augurer des efforts de la Ligue.

Prononciation latine

Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé, en France, de la question de la réforme de la prononciation du latin dans l'enseignement secondaire. En 1910, le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique avait émis l'avis qu'il y avait lieu de mettre la réforme à l'étude. A sa session de février 1913, le même Conseil a émis l'avis contraire. De là, défaut d'entente entre les professeurs, et véritable anarchie. Monsieur Clédat expose très clairement l'état de la question, dans les deux derniers fascicules de la *Revue de Philologie française* (pages 77 et 154.) Il semble bien que la majorité des professeurs de latin se soient ralliées aux réformes les plus importantes.

« Quant aux romanistes et aux professeurs de grammaire comparée, écrit monsieur Clédat, il leur est impossible de se passer de la prononciation antique ; on ne saurait faire de phonétique historique qu'en donnant aux sons latins leur valeur exacte. »

La crise de l'orthographe

Rendant compte de l'ouvrage de M. Théodore Joran, *le Pêril de la Syntaxe et la Crise de l'orthographe*, M. A. de la Valette-Monbrun écrit dans *l'Univers* (12 octobre) :

L'opuscule, publié par M. Théodore Joran : *Le Pêril de la Syntaxe et la crise de l'orthographe*, vient à son heure. Notre langue, dont le renom fut si grand, aux XVII^e et XVIII^e siècles, est en péril. Naguère, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, M. Emile Faguet exposait avec beaucoup de clairvoyance les causes de cette décadence. La principale, à coup sûr, vient de l'ignorance des langues anciennes. On ne sait plus le latin, source du français. Tout l'enseignement moderne tend à la « culture scientifique ». Par suite, notre belle langue, parlée par des barbares ou des demi-barbares, subit chaque jour une foule de déformations, qui risquent de la rendre sous peu méconnaissable.

A la suite de M. Joran, docte grammairien, nous tenons à marquer d'infamie les *pléonasmes* : Enfin finalement, — puis ensuite, — ainsi par exemple, etc. ; à mettre en garde contre les expressions défectueuses : « Le *combien* sommes-nous aujourd'hui ? — Sur quoi vous *basez-vous* ? — J'y vais *de suite*. — Peut-on *lui* causer ? — Le malade est à la *dernière* extrémité. — Le coupable *s'est suicidé* », etc.

On ne peut douter que le mal, favorisé par les productions d'une littérature hâtive, ne soit profond. Il s'étale de préférence dans les journaux, notamment dans les journaux républicains (le *Petit Parisien*, le *Journal*, etc.), où les « fruits secs » de l'enseignement moderne, fortement recommandés par tous les Mascurauds du Régime, ont trouvé la place lucrative, qui n'était pas due à leur insuffisance. Veut-on des exemples ? Nous les emprunterons au plus grand journal de la République, lequel est en même temps l'organe officiel du protestantisme.

On lit dans le *Temps* du 3 mai 1911 (Article d'Estournelles de Constant) : « Il est impossible que le gouvernement se départisse... » Il faudrait : que le gouvernement se *départe*... On lit dans le *Temps* du 26 mai 1911 : « Les officiers se vêtissent comme les soldats... » — Il faudrait : se *vêtaient comme les soldats*... On lit dans le *Temps* du 6 octobre 1913 : « Quand aux Albanais, il serait bon qu'ils jugessent... » — Il faudrait : *Quant* aux Albanais, il serait bon, etc. . .

Il semble que le *Temps*, fier d'être l'organe républicain par excellence, veuille parfois exécuter une sorte de *vol plané* au-dessus de tous les autres journaux. Puisse la constatation des fautes grossières, échappées à certains de ses rédacteurs, le ramener à la modestie !

O *Temps*, suspends ton vol... .

Et apprend la grammaire.

Fantaisies anticléricales et philologiques

Nous croyons intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le petit article suivant, que nous lisons dans *l'Illustration*, du 26 juillet 1913. Ces renseignements sur la langue des Squaws et des Indiens de Lorette se trouvent dans la partie documentaire de la revue. Le directeur de *l'Illustration* ne pouvait mieux se payer la tête de ses lecteurs ; il ne pouvait mieux faire voir aussi certain esprit qui inspire son périodique.

Le latin devenu la langue des peaux-rouges.

« Les Peaux Rouges se civilisent de plus en plus, et ceux que l'on rencontre parfois dans les cirques européens sont encore, peut-être, moins dégénérés que leurs grands frères parqués par le gouvernement des États-Unis dans les réserves du Yellowstone Park, dans l'espoir de conserver la race.

« Détail peu connu et qui frappe particulièrement les Européens voyageant au Canada, les Peaux Rouges du Nord ont totalement

oublié l'idiome d'Œil de Faucon. Ils parlent à peine l'anglais et guère mieux le français ; mais ils s'expriment correctement en latin. Et c'est dans la langue de Cicéron que les touristes conversent avec les jeunes squaws, habillées comme des parisiennes, qui leur montrent les curiosités du pays, dont une des principales est un grand chef Peau Rouge établi à *Indian Laurette*, à 80 kilomètres au nord de Québec... comme notaire.

« La chose s'explique par l'influence du clergé dans la province de Québec, lequel s'efforce de vulgariser parmi ses ouailles la langue des psaumes, jusqu'ici dédaignée par les auteurs modernes, qu'il considère comme dangereux. »

Et voilà comment on renseigne, là-bas, les abonnés et les lecteurs de *l'Illustration*!...

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS

La multiplicité de leurs occupations ayant forcé messieurs les abbés Pelletier et Robert à se démettre de leurs fonctions de directeurs, le Bureau de direction les a remplacés par M. l'abbé Cyrille Gagnon et M. le Dr Vallée. M. l'abbé Gagnon a été nommé secrétaire.

SARCLURES

*** On envoie de partout au *Sarcleur* des écrits où il y a de mauvaises herbes. Par exemple, il vient de recevoir le cahier de 8 pages où les directeurs de l'Exposition Internationale Panama-Pacifique annoncent à l'univers cet « événement commercial de si grande amplitude ».

Ceci ne nous concerne pas, et, même en Europe, on sait aujourd'hui que San Francisco est à quelque distance de Montréal.

Mais la lecture de ce document montre bien que les Anglais des États-Unis, malgré l'excellent français-parisien qu'ils apprennent dans leurs *high schools*, ne traduisent pas mieux que les Anglais de l'Ontario.

L'Exposition universelle de 1915 célébrera un « triomphe physique », nous dit-on ; le commerce « tend à favoriser la fraternité des nations et à développer l'amitié et le respect qui cimentent le monde dans les BONDS de la paix » ; les directeurs « n'ont en vue que l'idée de propriété commune et de bien général » ; ils sont du reste « conscieux des nobles influences que l'Exposition aura sur tous les peuples du monde ; « pour être en harmonie avec la célébration d'un événement du jour, l'Exposition sera contemporaine en caractère et large en vues. » Etc., etc., etc.

*** Un ami du *Sarcleur* a recueilli l'affiche suivante, dans un parc d'Ottawa :

« \$10.00 sera payée à la personne à qui fournira le nom de la personne ou des personnes qui aurent été trouvée coupable d'avoir défigurée ou détruit cette propriété.

« Par ordre de la commission d'embellissement d'Ottawa ».

Les Anglais de la commission d'embellissement feraient bien de fréquenter un peu les écoles bilingues.

LE SARCLEUR.

LIGUE DES DROITS DU FRANÇAIS

LISTES D'EXPRESSIONS POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

TERMES GÉNÉRAUX

Confiserie, Pâtisserie, Biscuiterie

Au sujet de la liste qui suit, quelques remarques préliminaires :

1° Beaucoup de bonbons et de biscuits, en France et en Angleterre, reçoivent des noms de héros, de places célèbres, de batailles, etc.

Les noms anglais ne se traduisent pas ; les noms français, la plupart du temps ne s'appliqueraient pas aux produits analogues du Canada ; à nous, à nos confiseurs surtout de choisir des noms tirés de notre histoire, de notre géographie, etc.

2° Beaucoup de noms sont des noms de figures géométriques. Contentons-nous alors de traduire le mot anglais.

3° Très souvent, des mots français désignant des pâtisseries ont été importés de France et sont prononcés à l'anglaise. Restituons-leur leur prononciation.

4° Les mots qui suivent sont ceux ou plutôt une partie de ceux qui seraient plus difficiles à traduire.

5° Nous avons consulté l'abbé Blanchard, Larousse, Blanc, Elwall, etc ; nous tenons aussi à remercier le chef de la Pâtisserie française Kherulu (rue S. Denis, Montréal), qui nous a aidé dans notre travail.

Anglicismes	Termes français correspondants
Barley sugar.....	Sucre d'orge.
Bird cake.....	Colifichet.
Bread.....	Pain.
fancy bread.....	pain de fantaisie.
brown bread.....	pain-bis.
stale bread.....	pain rassis.

ginger bread.....	pain d'épices.
rasped bread.....	pain chapelé.
Buns.....	Petits pains au raisin. Brioches.
Burnt almond, sugar almond....	Praline.
Cake.....	Gâteau.
Candied almond cake.....	Nougat.
Candied orange peel.....	Orangeat.
Cheese cake.....	Ramquin, talmouse.
Cinnamon confit.....	Camelas.
Cocoa.....	Cacao.
Confectionery.....	Confiserie.
Cooling draught.....	Rafraîchissant.
Crackers.....	Craquelins.
Cracknel.....	" ; croquignole.
Cream soda.....	Soda à la crème.
Crumbling.....	Friables.
Custard.....	Meringue.
Dried fruits.....	Fruits tapés.
Drops (employé en France).....	Pastilles.
Fancy biscuits.....	Petits fours.
Ginger ale.....	Bière au gingembre.
Ginger bread.....	Pain d'épices.
Ginger bread nut.....	Petit pain d'épices rond : Non- nette.
Gum drop.....	Jujubes.
Hard bake.....	Bonbon au caramel. Berlingot.
Hasty pudding.....	Gaude.
Ice.....	Glace (sorte de sorbet).
Ice cream.....	Glace. Crème glacée.
Ladies' finger.....	Biscuit à la cuiller.
Lime juice.....	Eau de cédrat, jus de citron.
Liquorice, licorice.....	Régλισse.
Lolly pop (?) Goodies.....	Nanan.

(à suivre)

Le Mois littéraire et pittoresque, Paris, rue Bayard, 5. Abonnement : 14 francs.

* * *

Polybiblion. Revue bibliographique universelle, publiée sous les auspices de la Société bibliographique. Paris, rue Sant-Simon, 5. Partie litt., 16 fr. ; Partie techn., 11 fr. ; les deux parties réunies, 22 fr.

* * *

Le Courrier de la Presse. Bureau de coupures de journaux. Dir., M. Gallois, Paris, boulevard Montmartre, 21. Fournit à ses clients les articles de journaux et de revues, les concernant personnellement, ou sur un sujet quelconque auquel ils s'intéressent. Par coupure de journal ou de revue, 0 fr. 30 ; tarif réduit pour 100 coupures.—Catalogue de 13,000 journaux et revues : 3 fr. 50.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

Le BULLETIN, organe de la *Société du Parler français au Canada*, est dirigé par un comité nommé par le Bureau de direction. Il paraît une fois par mois, sauf en juillet et août. Les abonnements partent de septembre.

Conditions d'abonnement : Canada et États-Unis, \$1.00; Union postale, 8 francs.

On peut devenir membre de la Société et recevoir, à ce titre, le BULLETIN, en envoyant au Secrétaire une demande d'inscription et le montant de la cotisation annuelle (\$10.00 pour les membres bienfaiteurs ; \$2.00 pour les membres titulaires ; \$1.00 [Étranger : 8 francs] pour les membres adhérents). Les cotisations sont dues au 1^{er} septembre ; mais on peut s'inscrire en tout temps durant l'année, en payant les arrérages. Les membres adhérents et les abonnés, qui s'inscrivent après le 1^{er} février, doivent, pour recevoir les numéros du BULLETIN parus depuis septembre, verser un supplément de 50 sous.

Les onze premiers volumes du BULLETIN sont en vente. Prix, chaque volume : \$3.00 ; le premier et le troisième volume ne se vendent que dans la série complète des onze années du BULLETIN, dont le prix est de \$35.00.

Pour tout ce qui concerne la Société et le BULLETIN, s'adresser

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE

de la *Société du Parler français au Canada*

Université Laval

(N° 236, Casier)

QUÉBEC